



# J.P.G. Viennet : les romantiques au tribunal du dernier des classiques

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 MAI 2005

On ne se souvient plus aujourd'hui de Viennet davantage que de Legouvé, Ancelot, Étienne, Andrieux, Jouy, Arnault, Delavigne, Brifaut, Picard, Lemercier, Hoffman, Bonjour, Ponsard et quelques autres, ses contemporains qui, comme lui, avaient aspiré à l'immortalité et qui, comme lui, ont fait jouer leurs tragédies, drames et comédies sur la scène de la Comédie-Française ou de l'Odéon. La grande vague romantique contre laquelle ils ont désespérément lutté, les a tous, et pour toujours, recouverts de son écume.

Fils d'un ancien officier du Languedoc-Dragons et Conventionnel qui refusa de voter la mort du roi, Jean-Pons-Guillaume Viennet est né à Béziers, le 18 novembre 1777<sup>1</sup>. À vingt ans, lieutenant dans l'artillerie de marine, il se retrouve, pendant sept mois, prisonnier sur les pontons de l'ennemi ennemi à Plymouth. Échangé avec ses camarades contre des prisonniers anglais, il reprit son service. Lorsqu'il a enfin l'occasion de venir à Paris, en 1812, il a dans sa malle des épîtres, les premiers chants d'un poème épique et deux tragédies, *Alexandre* et *Clovis*. Le rêve du jeune homme n'est pas de devenir général, mais auteur dramatique. Son *Clovis* est reçu, moyennant corrections, par les comédiens du Théâtre-Français. Hélas, repris par ses obligations militaires, Viennet fut contraint de faire la

---

<sup>1</sup> Pour les données biographiques: P. Jourda, *Un ennemi du romantisme, Viennet*, Toulouse, Privat, 1935. Voir encore une brève « Notice biographique » de A. Depréaux en tête de la première partie des mémoires, cités plus bas. Voir aussi la longue notice « Viennet » du *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse (t. XV, p. 1 020-1 021).

campagne de Saxe et se battit à Lutzen et à Bautzen, pour se retrouver encore une fois prisonnier au soir de Leipzig.

Quand il rentre en France, l'Empire touche à sa fin. En 1815, il ne se rallie pas à Napoléon, saluant au contraire, l'année suivante, Louis XVIII et la Charte, garante de paix et de liberté, ce qui lui vaut d'être traité de jacobin par les ultras. Attiré par la politique, il est député de l'Hérault en 1823, réélu en 1831 et 1834<sup>2</sup>, lieutenant-colonel enfin cette même année. Il avait aussi été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1813, officier en 1831, commandeur en 1836 et était titulaire, depuis 1819, de la croix de Saint-Louis. Tout cela ne l'avait pas rendu plus riche, car il ne dispose au moment de sa retraite que d'une maigre pension.

Rendu à la vie civile, Viennet a désormais tout le loisir de se consacrer à sa véritable vocation. Son *Clovis* est enfin joué, non sans succès, au Théâtre-Français, le 19 octobre 1820, mais *Alexandre*, accepté pourtant par les acteurs, ne sera jamais représenté. Le 17 juillet 1820, il avait aussi donné à l'Académie de musique un opéra en un acte, *Aspasie et Périclès*, mis en musique par un élève de Méhul, mais deux autres opéras, *Le Tournoi* et *Sardanapale*, confiés à Rossini, n'ont jamais vu le jour et il dut garder dans ses cartons quatre tragédies en cinq actes aux titres peu engageants, *Achille*, *Sigismond de Bourgogne*, *Les Péruviens* et *Arbogaste*. La dernière, consacrée à un héros mérovingien dont Viennet s'étonnait avec candeur que son nom fût peu connu du public, connaîtra les feux de la rampe — pas pour son bien — le 20 novembre 1841. Du moins la pièce portait-elle bien des espoirs, car Viennet ajoute : « Ma folie ou mon rêve était de donner une douzaine de tragédies au Théâtre-Français [...] et de voir mon buste sur un piédestal dans la galerie du foyer<sup>3</sup>. »

On s'essoufflerait à énumérer ses ouvrages, tous appartenant à des genres fourbus et sortis d'une plume infatigable que ne désarment ni les critiques ni les sarcasmes: des *Épîtres*, souvent satiriques, en grand nombre, des *Dialogues des morts*, une revue biographique en prose et en vers intitulée *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise*, *Le Siège de Damas*, en cinq chants, *Sédim*, en trois

---

<sup>2</sup> *Dictionnaire des parlementaires*, t. V, p. 517.

<sup>3</sup> *Arbogaste*. Tragédie en 5 actes par M. Viennet de l'Académie française. Représentée en 1841. Paris, Ledoyen, 1859, p. 8.

chants seulement, une *Histoire des guerres de la Révolution* ou encore la *Philippide*, vingt-quatre chants à la gloire de Philippe-Auguste.

Parallèlement, Viennet poursuivait sa carrière politique, satisfait de voir disparaître l'étouffante Restauration, le régime bourbonien et les jésuites qu'il avait souvent poursuivis de ses satires, et partisan d'un Louis-Philippe — seule alternative à la république — qu'il escorte, sans grand panache, le 31 juillet 1830, sur le chemin de l'Hôtel de Ville. C'est Viennet qui, au terme de cette peu glorieuse promenade, lut au peuple la proclamation du duc d'Orléans comme lieutenant-général du royaume. L'ex-militaire se rallia donc avec dévouement à la cause de la monarchie bourgeoise, pourfendant les républicains à la Chambre et bientôt cible favorite du *Charivari* ou de *La Caricature*. Le 18 novembre 1830, l'Académie française, bastion classique, l'élut, contre Benjamin Constant, au fauteuil du comte de Ségur. Un moment, il put croire ses rêves réalisés. *Michel Bremond*, drame en vers, tenta, Dieu sait pourquoi, Frédéric Lemaître, qui donna à la pièce, en 1846, l'éclat qu'elle n'aurait pas eu sans lui et l'Odéon, encouragé, monta l'année suivante *La Course à l'héritage*, comédie en vers, puis une *Migraine*, qui gagna bientôt les spectateurs. Après un purgatoire de douze années, le doyen des dramaturges parvint à faire jouer, non pas un *Jugurtha* qui resta mort-né dans ses tiroirs ni un *Artaxercès* qui eut le même sort, mais un drame « tartare » en un acte en vers, *Selma*, qui fit long feu. Son grand âge ne lui avait rien ôté de son énergie. Renonçant à une scène qui s'obstinait à ignorer son génie, il publie en 1863 *La Franciade*, une épopée classique et, trois ans plus tard, une *Histoire de la puissance pontificale* où, grand maître du rite écossais et anticlérical, sinon antireligieux, il condamne le pouvoir temporel du pape. Il ne lui manquait, pour avoir épuisé tous les genres, que de s'improviser romancier, ce qui était chose faite depuis *La Tour de Montlhéry*, roman du XII<sup>e</sup> siècle paru en 1833<sup>4</sup>, et *Le Château Saint-Ange*, publié onze ans plus tard. L'intarissable académicien s'éteignit à Paris, classique comme au premier jour, le 10 juillet 1868. Né sous Louis XVI, soldat de la Révolution et de l'Empire, député sous la Restauration, pair de France et

---

<sup>4</sup> Viennet note dans son journal, le 21 janvier 1833 : « Le livre a déjà beaucoup de succès. On m'a fait l'honneur de me comparer à Walter Scott. » Respectant seulement les « grands » genres, il ajoute cependant qu'il n'aurait pas versé dans le roman « s'il n'y avait pas eu de l'argent au bout » : « Je crois déroger. »

académicien sous Louis-Philippe, bien vu de Napoléon III, Viennet avait ainsi traversé neuf décennies et presque autant de régimes politiques.

Nul n'ouvre plus de nos jours les six volumes de ses œuvres, non plus que son *Arbogaste* ou sa *Promenade philosophique*. En revanche, on a publié en 1929, dans une revue confidentielle, les *Souvenirs de la vie militaire de Jean-Pons-Guillaume Viennet*, récit de sa formation et de ses campagnes, et surtout, en 1955, des extraits de son *Journal* pour la période 1817-1848, où Viennet se révèle bon témoin de son temps<sup>5</sup>.

Viennet était d'un siècle où surabondaient les pièces « à l'antique », grecques ou romaines. l'époque révolutionnaire multipliant les allusions à l'expulsion des Tarquins, à la mort de César, à l'héroïsme de Brutus, à l'inflexibilité de Lycurgue, au sacrifice de Léonidas, et applaudissant les Marius, les Caton, les Coriolan et les Cincinnatus impavides. C'était le temps de Chénier, de Laya, d'Arnault, de Legouvé, de Lemercier, de Raynouard, de Luce de Lancival, de Collot d'Herbois.

Malheureusement, ce qui pouvait être au goût du jour dans sa jeunesse ne l'était plus déjà vers la fin de l'Empire. Entre 1810 et 1814 ont paru, sous la plume de Schlegel ou de M<sup>me</sup> de Staël, des ouvrages qui sapent l'hégémonie classique. Tout bougeait. Dès 1809, dans la préface de *Wallstein*, Constant prêche un système dramatique plus libre : pas d'unités de temps ni de lieu, des incidents et des épisodes accessoires, de nombreux rôles secondaires, une langue moins raffinée et les théories romantiques allemandes commencent à s'infiltrer.

Si cette propagande romantique obtient peu de résultats sous l'Empire qui se méfie des doctrines étrangères, sa chute fait perdre au classicisme l'appui officiel du gouvernement et les tendances antagonistes — traditionalisme conservateur, libéralisme romantique — se trouvent opposées, les traditionalistes bénéficiant évidemment du retour à la monarchie. D'où un flottement : fallait-il maintenir une

---

<sup>5</sup> « Souvenirs de la vie militaire de Jean-Pons-Guillaume Viennet », *Carnet de la Sabretache*, 1929, p. 129-158, 235-245, 302-318, 339-367, 422-443, 466-511, pages réunies en volume avec un Avant-propos de P. Jourda et une Notice biographique de A. Depréaux. Le duc de La Force a publié le *Journal de Viennet pair de France, témoin de trois règnes*, Paris, Amiot-Dumont, 1955, qui couvre la période 1817-1848. Le reste du journal, de 1849 à la mort de Viennet, est toujours inédit.

littérature d'ancien régime, traiter mythologie et antiquité dans le style de jadis ou aller vers un renouveau radical ? Dès 1814, le débat se fait houleux.

Les romantiques ont vite compris que le combat devait se livrer pour la possession de la scène, citadelle des classiques. Désormais, le public conservateur du Théâtre-Français s'ennuie avec dignité, mais les recettes baissent; le public est clairsemé, sauf quand jouent les monstres sacrés, Talma ou M<sup>lle</sup> Mars, qui soutiennent de leur talent la faiblesse du répertoire, mais Talma disparaît en 1826, privant les classiques d'un irremplaçable appui. Si l'on joue toujours des sujets antiques, la vieille garde oppose vainement, d'année en année, une résistance désespérée aux révolutionnaires.

C'est dans son journal, où il écrit pour lui-même, mais qu'il destine bravement à la postérité, que Viennet dit le plus volontiers son opinion sur les fous qui montent à l'assaut du bon goût. Déjà le *Saül* d'Alexandre Soumet, en 1822, l'inquiète : « Le romantique usurpe la scène. MM. Ancelot, Delaville et moi, nous luttons encore contre cette manie, mais nous serons emportés par le torrent, et je ne sais si la postérité nous vengera » (10 novembre 1822, p. 65). Quelques années plus tard, le mouvement s'est accentué. En novembre 1829, Viennet est allé voir *Le More de Venise*, c'est-à-dire du « Shakespeare brut ». Une horreur : prosodie absurde, chevilles, enjambements. Tout se dégrade. Dans *Zaïre*, Voltaire avait donné sagement « l'*Othello* anglais purgé de ses niaiseries et de ses absurdités », Ducis avait renchéri, et aujourd'hui Vigny ne respecte plus rien. Feu de paille, espérons-le : « Il ne restera de ce Vigny qu'un sot et qu'un fat dont la postérité se moquera » (18 novembre 1829, p. 91). Six ans plus tard, hélas, le feu flambe toujours lorsque Viennet assiste au *Chatterton* de ce Vigny « dont une coterie ridicule a fait la réputation à propos d'un mauvais roman intitulé *Cinq-Mars* et d'un poème absurde baptisé du nom d'*Éloa ou la Sœur des anges* » et qui entasse dans « trois actes mortels » « toutes les niaiseries romantiques que puisse accumuler un cerveau malade » (24 mars 1835, p. 160).

Alexandre Dumas ne vaut pas mieux. En 1837, son *Caligula*, avec ses « fureurs de cannibale » confirme que la fin du monde est proche. Protester, siffler, huer ? Personne n'y songe et d'ailleurs la salle est pleine des partisans de l'auteur qui sont allés, à la première représentation, jusqu'au sacrilège : « La toile baissée, ils ont

dansé autour de lui en se tenant la main et criant : *À bas Racine ! Enfoncé Racine !* La postérité ne croira jamais à tant de bêtise » (29 décembre 1837, p. 216-217). Viennet eut même, à la Société des Gens de lettres, un mot blessant à l'égard du « mulâtre », accusé de publier sous son nom des romans fabriqués par des collaborateurs anonymes. Dumas lui fit parvenir un cartel et Viennet, à qui un duel ne faisait pas peur, se présenta dans l'heure au domicile de l'auteur des *Trois mousquetaires* qui se garda bien de se montrer.

Les nouveaux venus sont partout, tapageurs, envahissants, impertinents, saccageurs et les poètes ne valent pas mieux que les dramaturges. Voyez Lamartine. Certes, il y avait du bon dans ses *Méditations*, parcourues par « une mélodie continue », mais quelle obscurité, quel galimatias, quelles niaiseries dans ses vers ! « N'importe ! Il faut tout admirer dans ce poète sous peine de passer pour un sauvage, un envieux » (25 décembre 1829, p. 93). En 1836, rencontrant Viennet chez la duchesse de Broglie, Lamartine ne put s'empêcher de se plaindre de ses propos, qu'on lui a rapportés, sur son *Jocelyn*. Viennet n'a pas cillé et a maintenu ses critiques. Lamartine, que Viennet voudrait bien faire imaginer penaud, a fait ce qu'il a pu devant son Aristarque : « Il a défendu son poème : " J'ai voulu, m'a-t-il dit, être lu dans les boutiques. – C'est par la postérité qu'il faut être lu ", ai-je répondu » (1<sup>er</sup> avril 1836, p. 185). Pauvre Viennet, qui ne se doutait pas du comique de sa réponse.

Viennet en voulait particulièrement à Stendhal, à qui il ne fait l'honneur de l'asperger de vitriol qu'à l'occasion de sa mort, en 1842. Il avait contre celui qui ne lui avait pas épargné les brocards une rancune de longue date. Dans ses chroniques destinées au *New Monthly Magazine*, Stendhal avait écrit, en novembre 1825, que les tragédies de Viennet péchaient « par le fond des choses et des pensées ». En septembre déjà, il avait analysé pour le *London Magazine* son *Sigismond de Bourgogne*. La pièce, écrit sans pitié le journaliste, « a été reçue au Théâtre-Français par des bâillements unanimes qui ont empêché qu'on la siffle. Cette malheureuse tragédie est le résultat de la plate imitation de huit ou neuf tragédies de Voltaire et de Racine ». Pour faire bonne mesure, Stendhal ajoutait : « M. Viennet a en portefeuille environ quatorze tragédies toutes copiées de Racine et de

Voltaire, et toutes aussi ennuyeuses que *Sigismond de Bourgogne*<sup>6</sup>. » Enfin, Stendhal avait écrit dans la préface des *Chroniques italiennes* qu'on ne voit pas en Italie « de ces faces inquiètes et maigres, transpercées par les anxiétés d'une vanité toujours souffrante, de ces visages à la Viennet ». Ces tirades suffirent à expliquer la hargne du « classique forcené », qui note dans son journal :

[...] un individu qui s'était fait une espèce de réputation à force d'intrigue et d'impudence. Cet individu, qui vient d'en finir avec la vie, se nommait Beyle. [...] Il a flairé le vent du jour et s'est donné tête et plume au comité directeur du romantisme. [...] Il se donna un nom d'emprunt et prit celui de Stendhal, dont la tournure germanique attestait la nature de la secte littéraire qui l'avait adopté.

Il finit par faire des livres; celui qu'il intitula *La Chartreuse de Parme* lui fit une sorte de réputation dans le monde assez nombreux des médiocrités de la littérature contemporaine. Il me fit l'honneur de parler une fois de moi et d'écrire que je n'avais pas assez d'intelligence pour comprendre la révolution littéraire qui se faisait autour de ma petite personne. J'en ai eu assez pour prédire qu'elle n'irait pas loin. [...] Le Stendhal n'aura pas plus d'avenir [...] malgré l'admiration de la plèbe romantique, qui est l'espèce la plus crédule et la plus bête de toutes les cliques littéraires et dramatiques. [...] Une attaque d'apoplexie nous en a délivrés le 24 mars (*Journal*, p. 260-261).

Les critiques de la coterie enfin ne valent pas mieux que les dramaturges et les poètes. Sainte-Beuve, l'un des pontifes du mouvement, n'a pas été tendre avec l'auteur d'*Arbogaste*. Pour la succession de Casimir Delavigne, à laquelle se présentait l'auteur des *Lundis*, Viennet n'a pas condescendu à « faire acte de générosité » et lui a refusé ses suffrages à l'Académie, préférant encore l'auteur d'*Éloa* : « J'ai donc voté pour M. de Vigny, dont les poésies sont bien loin de me plaire, mais c'est un romantique inoffensif, qui se contente de produire sans dire des injures à ceux qui versifient autrement que lui. Nous n'avons pu lui donner que sept voix. Sainte-Beuve en a réuni vingt et une au second tour et il a été proclamé. Je m'en console, et son esprit me le fera peut-être aimer un jour » (14 mars 1844, p.

---

<sup>6</sup> Voir Stendhal, *Chroniques pour l'Angleterre*, Grenoble, Ellug, 1980-1995, 8 vol., t. III, p. 188 ; t. V, p. 309, 329.

274). Ce ne sera pas le cas<sup>7</sup> et l'hostilité, de part et d'autre, sera tenace, en dépit de quelques échanges courtois. Mais à la suite, sans doute, de quelque rosserie du critique, Sainte-Beuve écrit à une amie, à propos de Viennet :

Brave homme, le plus crâne des poètes; mais quand sa poésie veut être sérieuse, elle est bien terne et retombe dans les lieux communs. [...] Ce n'a jamais été en poésie qu'un lieutenant-colonel, et encore il n'y est arrivé que par ancienneté<sup>8</sup>.

Dans un de ses articles, Sainte-Beuve feignit de prendre Viennet à témoin : « Allons, disais-je l'autre jour à mon cher et spirituel confrère Viennet, qu'il y a toujours plaisir à lutiner, parce qu'il est en fonds de riposte et qu'il a plus d'une corde à son arc ; allons ! il faut en prendre son parti; la tragédie se meurt, la tragédie est morte. Il y a des genres qui s'en vont: la mer ne s'est-elle pas retirée d'Aigues-Mortes<sup>9</sup> ? » Atteint dans ce qu'il avait de plus cher, l'octogénaire répliqua par une lettre touchante où il répétait sa confiance dans le retour des vraies valeurs :

Non, mon cher confrère, non de par tous les diables, la tragédie n'est pas morte, mais il y a une centaine d'auteurs qui ont intérêt à le dire, qui, ne pouvant arriver à ce diapason poétique, [...] ne veulent pas d'une concurrence qui déprécierait un peu leur marchandise.

[...] Votre éloquence ne fera jamais croire que le Français soit dégoûté du sublime, du grandiose, des beaux vers enfin. [...] La tragédie sommeille. Elle est, si vous voulez, en catalepsie, mais ce n'est pas la mort. Que le gouvernement le veuille et vous la verrez ressusciter.

[...] À mon âge, je dois renoncer à voir jamais jouer mon *Achille*, mon *Alexandre* et autres malheureux enfants de mon intarissable veine, mais soyez sûr qu'après moi on en jouera bien d'autres. [...] Adieu, je m'en retourne à mon épopée.

---

<sup>7</sup> Le 24 août 1865, Viennet écrit au comte de Circourt : « Sainte-Beuve a dit un jour de moi que je laisserais des traces de mon passage. C'est le seul mot élogieux qu'il m'a donné en compensation des sottises qu'il m'a dites. Ce n'en est pas moins un homme de talent comme vous le pensez, il est arrivé à ce style si remarquable par des efforts inouïs » (cité par le duc de La Force, *Journal de Viennet*, p. 318).

<sup>8</sup> Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, t. XI, 1961, p. 624, 24 octobre 1860.

<sup>9</sup> *Nouveaux lundis*, Paris, M. Lévy, 1865, t. III, p. 354.

[...] Il y a cent ans, l'annonce seule eût mis toute la littérature en émoi. Aujourd'hui ce qui peut m'arriver de mieux, c'est qu'on n'en parle point. [...] Je serai forcé de me la relire, au coin de mon feu, et j'ai encore l'impertinence de crier sur les toits que j'y trouverai du plaisir<sup>10</sup>.

Enfin, en juin 1867 – Viennet avait quatre-vingt-dix ans –, les deux hommes se seraient pris de querelle dans la commission du *Dictionnaire*, à propos de l'article « Âme ». Sainte-Beuve s'étant emporté brutalement contre la croyance en son immortalité, le vieux Viennet se fâcha, allant jusqu'à empoigner le critique par le collet de son paletot<sup>11</sup>.

Sainte-Beuve devait cependant consacrer à la « vieille perruque » une manière d'oraison funèbre qui n'eût guère enchanté le défunt. Dès 1833, dans une étude sur M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, il avait montré le « navire Argo » du romantisme laissant derrière lui « les prames et pataches classiques qui encombraient les mers » et n'avaient pas tardé à sombrer corps et biens, entraînant dans l'abîme Viennet et consorts. Dans une édition postérieure de ses *Portraits contemporains*, le critique ajouta une note véritablement féroce :

Voilà M. Viennet déclaré mort, et on dit pourtant qu'il a longtemps encore survécu. En réalité, je n'ai jamais pu me repentir de ce mot, dit une fois pour toutes, sur cet auteur qui n'avait que des boutades sans talent, sans style, et qui était surtout poète par la vanité. [...] Si j'avais à écrire un article sur lui, je ne pourrais m'empêcher de le commencer en ces termes : « Il faut avoir quelque esprit pour être parfaitement sot : Töpffer l'a dit et Viennet l'a prouvé. » Vers la fin de sa vie, il me disait en me parlant des poètes : « Je n'en reconnais que huit avant moi. »[...] Personne ne le prenait au sérieux, si ce n'est l'Institut en corps à la séance annuelle des quatre Académies. Avec son air rogue, sa voix rouillée, sa mèche en l'air, ses coups de

---

<sup>10</sup> Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, t. XII, 1962, p. 450-451, 28 octobre 1862. Voir aussi Fleuriot de Langle, « Deux lettres de Viennet à Sainte-Beuve », *Mélanges d'histoire littéraire et de bibliographie offerts à J. Bonnerot*, Paris, Nizet, 1954, p. 224-225.

<sup>11</sup> *Journal*, p. 320. selon J. Bonnerot (*Corr. Générale*, t. XVI, 1970, p. 627), l'anecdote est pure invention. Les faits sont censés avoir eu lieu en juin 1867, alors que Sainte-Beuve n'a plus assisté aux séances de l'Académie après le 4 juin, et jusqu'à la fin de l'année. En outre, c'est en 1864, non en 1867, qu'on a discuté de l'article « Âme ».

boutoir usés et ses épigrammes communes, il avait le don de dérider dès les premiers mots la grave assemblée. La fête n'était pas complète sans lui<sup>12</sup>.

Pauvre Viennet, qui avait écrit à Sainte-Beuve, nombre d'années auparavant : « Je compt[e] bien sur quelques colonnes de votre main, après mon installation définitive dans les lugubres jardins du Père-Lachaise<sup>13</sup>. »

S'il eut maille à partir avec Sainte-Beuve qui l'avait souvent turlupiné, Viennet ne perdait pas de vue que, de tous les romantiques, le plus à redouter était évidemment Victor Hugo. C'est même Hugo qui, le premier, à dix-huit ans, ouvrit le feu contre son respectable aîné dans l'éphémère *Conservateur littéraire*. Le 17 juillet 1820, on avait donné *Aspasie*, l'opéra dont Viennet avait commis les paroles sur une musique de Daussoigne. Hugo trouva le sujet un peu mince, mais concéda quelques compliments et cita des vers : « Le spectacle a de l'éclat; les scènes sont liées avec assez d'art, et le style ne manque pas d'élégance. [...] Il y a du naturel et de la grâce dans ces vers, où l'on voudrait toutefois effacer quelques expressions impropres<sup>14</sup>. » Cela se passa moins bien pour *Clovis*, joué le 19 octobre. C'est, écrivait nonchalamment le jeune homme, un « mélodrame long et pâle » dont le pathétique « fait incessamment bâiller ». Mais soit: la pièce a certain esprit patriotique, seul éloge que mérite «cet imbroglio tragique». Pour le style, diffus, négligé, ni flexibilité ni verve et l'on ne saurait trop conseiller aux acteurs de dire correctement le texte, car « M. Viennet n'a pas besoin que l'on rende ses vers ridicules ». On n'est pas plus impertinent, surtout en concluant : « Ailleurs, Cloderic parle du *cimeterre*, *interprète des dieux* : le *cimeterre*, dans la bouche d'un Sicambre, est un petit défaut de costume que M. Viennet, à la vérité, pourra

---

<sup>12</sup> Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, Paris, Calmann Lévy, 1889, t. II, p. 94.

<sup>13</sup> Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, t. VIII, p. 254. Voir aussi Fleuriot de Langle, *op. cit.*, p. 223. Sainte-Beuve ne devait pas changer d'opinion sur son défunt confrère. Le 9 septembre 1768, il dit à Pongerville que Viennet était un « déiste pusillanime » qui a certifié à M<sup>gr</sup> Dupanloup qu'il n'y avait que trois athées à l'Académie. Il ajoute : « Ce Viennet n'était qu'un faux brave en philosophie, en poésie et dans tout ce qui s'ensuit. Il flagornait les salons et faisait patte de velours aux évêques » (*Corr. Générale*, t. XVIII, p. 136).

<sup>14</sup> V. Hugo, *Œuvres complètes*, éd. chronologique publ. Sous la dir. de J. Massin, Paris, Club Français du Livre, 1967-1970, 18 vol., t. I, p. 682-683. Viennet note le 18 juillet : « Le public en a paru satisfait et a applaudi d'un bout à l'autre » (*Journal*, p. 49).

compenser dans l'une de ses prochaines tragédies, en mettant une francisque dans la main d'un Turc<sup>15</sup>. » Cela commençait mal.

Moins attentif à la poésie, Viennet ne dit rien des *Odes et ballades* ni des *Orientales*, ni d'ailleurs des recueils postérieurs. En revanche, passionné de théâtre, il verra toutes les pièces de Hugo. Pouvait-il manquer l'événement d'*Hernani*, claironné depuis deux mois, dit-il, par Nodier, Soulié et les gens du *Globe* ? Salle bondée, bureaux fermés. Peu importe, puisque tous les billets étaient donnés et la claque en place, la cabale montée pour faire applaudir à tout rompre ce qu'on eût sifflé au temps du bon goût. Un scandale : « Ce n'était rien que le sujet. C'est le style et les vers qu'il fallait entendre. Victor Hugo ne dit rien comme un autre. [...] Dès que le sublime se montre, la trivialité de l'expression le fait disparaître. [...] La postérité française sera bien étonnée d'apprendre qu'on ait fait dire tant de pauvretés à notre belle langue et qu'une de nos générations ait pris cela pour un chef-d'œuvre » (*Journal*, p. 96-97).

En novembre 1832, c'est *Le Roi s'amuse*, « rhapsodie horrible, dégoûtante », une pièce pour le Boulevard du crime, farcie de « vers grotesques ». Mais surtout, cette manière de traîner dans la boue le souverain et la noblesse, d'accuser les mères des Crillon et des Montmorency de s'être prostituées à leurs laquais ! À la bouffonnerie, M. Hugo, en bon démagogue, ajoute l'insulte : « »Telle est la tendance de l'auteur. Il n'écrit que pour ravalier ce qui est grand, et pour grandir ce qui est bas et ignoble. [...] La politique de M. Hugo est aussi abominable que sa littérature. Le titre même de cette pièce est une insulte à la Royauté ; il flatte les plus viles passions pour être applaudi, ce ne sont pas des auditeurs ordinaires qui remplissent son parterre, ce sont des enthousiastes, des fous, des fanatiques qui insultent ceux qui n'applaudissent pas cette poésie barbare » (*Journal*, p. 134). Viennet ne se trompait pas : *Le Roi s'amuse* scandalisa le pouvoir et le ministre d'Argout suspendit les représentations.

Après la représentation de *Lucrèce Borgia*, en février 1833, Viennet n'a plus la force de pester. Même le Crébillon le plus barbare n'eût pas imaginé cette Lucrèce incestueuse et adultère, ce « monstre ». Tout au plus faut-il se féliciter que l'auteur

---

<sup>15</sup> *Œuvres complètes*, t. I, p. 738-743. Le 20 octobre 1820, Viennet étale au contraire une vaniteuse satisfaction : « Ma tragédie de *Clovis* a été applaudie jusqu'au bout et rien n'a contrarié mon triomphe. Mais je ne le dois qu'à Talma et à moi » (*Journal*, p. 53).

dise moins d'absurdités en prose qu'en vers, quoique ce qu'il en reste suffise à justifier les sifflets. C'est décidément la fin : « Faites après cela des *Athalie* et des *Mithridate*. Où sera dans dix ans le public qui admirait ces chefs-d'œuvre ? » (*Journal*, p. 138). En mars 1835, c'est *Angelo, tyran de Padoue*, qui réveille l'ire de Viennet. Comme d'habitude, la salle est prise d'assaut par les fidèles qui crient et trépignent et le Maître est servi par la Dorval et M<sup>lle</sup> Mars. Le Théâtre-Français mené par le baron Taylor, vendu aux romantiques, est en pleine décadence et Viennet voit la victoire des novateurs comme un putsch littéraire, le coup de main d'une poignée de fanatiques : « Hugo est sans contredit le plus audacieux, le plus orgueilleux de la bande. On ne conçoit pas une pareille tyrannie. Il y a quelques centaines de séides qui l'ont élevé sur le pavois et qui ne souffriraient pas la moindre attaque à sa renommée. Le reste du public se composait de piliers d'estaminet ou de soldats de l'émeute ramassés on ne sait où » (*Journal*, p. 162).

Jusqu'ici, l'Académie avait su se préserver de cette peste, mais les romantiques ne doutaient de rien. Ce fut l'occasion d'une agréable revanche, puisqu'il fallait que le candidat passât sous les fourches caudines d'un Viennet intronisé depuis six ans déjà. Hugo fit donc au classique la visite de circonstance avec, dit Viennet, « une humilité, une modestie qui m'a confondu de surprise ». Hugo a poliment admis que l'Académie « renfermait les plus grandes intelligences de l'époque », ce qui, implicitement, incluait un Viennet à qui Hugo n'hésita pas à tendre la carotte : « Il est fâcheux, m'a-t-il dit, que le public soit privé de la représentation de mes ouvrages. Dumas, Vigny, tous ses amis, se feraient un plaisir et un honneur de me faire place et de m'applaudir. » Pas dupe, l'auteur d'*Arbogaste* s'offrit la satisfaction de ne pas retourner ses compliments à l'impétrant, l'assurant, avec la superbe de l'homme en place, qu'il le croyait « capable de bien faire, qu'il se fourvoyait à dessein, par calcul, par système, et que, lorsqu'il le voudrait, il serait un de nos meilleurs écrivains. Ce futur conditionnel ne lui plaisait pas trop, mais il a dévoré la leçon en silence » (*Journal*, p. 178). Ce jour-là, 1<sup>er</sup> février 1836, Viennet dut jubiler et, le 18, Hugo s'incliner devant Emmanuel Dupaty, moins génial sans doute mais davantage dans les normes.

Le poète eut tout de même un prix de consolation puisque le *Moniteur* du 17 juin 1837 annonça sa promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur. C'était le bouquet ! Car Viennet l'avait depuis belle lurette, cette Légion d'honneur, et

gagnée sur d'autres champs de bataille, et l'ex-lieutenant-colonel grogna haut et ferme, au point qu'il dut mettre publiquement les choses au point :

Je n'ai pas dit que je ne voulais pas porter la croix d'officier de la Légion d'honneur depuis qu'on l'avait donnée au chef de l'École romantique. En ôtant mon ruban de la boutonnière où l'empereur l'avait placé j'ai suivi l'exemple de la plupart des généraux de la vieille armée qui trouvent plus facile de se faire remarquer en paraissant dans les rues sans décorations. Il ne s'agissait ni de romantiques ni de classiques. Il est tout naturel qu'un ministre romantique<sup>16</sup> décore ses amis. Il serait cependant plus juste de donner la croix de chevalier à ceux qui auraient eu le courage de lire jusqu'au bout la prose ou les vers de ces messieurs et la croix d'officier à ceux qui les auraient compris<sup>17</sup>.

Si Viennet déblatérerait contre Hugo et ses pareils, il n'eût pour rien au monde manqué une de ses pièces. N'ayant pas vu *Marion de Lorme* lors de la création en 1831, il se rattrapa en 1838. Ce fut le scandale habituel, tous les fauteuils distribués à « une centaine de jeunes étudiants imberbes dont pas un n'avait payé sa place ». Hugo maintenant ramassait les prostituées, les filles publiques pour en faire des héroïnes de théâtre ! Où étaient Phèdre, Athalie et Zaïre ! Cette fois, on touchait le fond. C'était bien simple : « Le général Lauriston, pair de France, auprès de qui j'étais placé, me disait qu'il n'osait plus mener sa fille au spectacle avant d'avoir vu les pièces lui-même » (*Journal*, p. 222).

Mauvaise année. Viennet avait vu *Marion* en mars. En novembre, il fut à *Ruy Blas*. La pièce, porta au comble l'indignation et le découragement de Viennet :

Je ne crois pas que l'extravagance puisse aller plus loin. Quelques amis de l'auteur en sont même indignés. [...] La plus grande preuve de la liberté dont on jouit à Paris,

---

<sup>16</sup> Il s'agissait du ministre Salvandy et les promotions étaient accordées à l'occasion du mariage du duc d'Orléans.

<sup>17</sup> *Journal des artistes*, XXII, 1837, p. 55, cité par J. Bonnerot, *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, t. II, p. 199. Viennet déplorait déjà en 1825 la décoration accordée à Hugo : « Le vicomte Sosthène [...] a fait donner la croix d'honneur [...] à M. Victor Hugo, et la coterie romantique applaudit si fort qu'il y aurait du danger à protester. Il faut que ce poète use son temps » (*Journal*, p. 74, 6 mai 1825).

c'est qu'un fou pareil court les rues impunément. Il entend rire aux éclats dans le parterre, on y siffle, on crie, on fait des lazzis. Il prend cela pour du succès. [...] Je n'analyserai point son prétendu chef-d'œuvre, c'est un mélange de prétention et de niaiserie, une nouvelle insulte à la royauté, car c'est une reine à la main de laquelle ose aspirer son valet; et le rôle est crié par Frédérick Lemaître à faire crouler la salle (*Journal*, p. 230-231).

Deux ans plus tard, le « fou » allonge de nouveau un tentacule vers l'Académie. Le 19 décembre 1839, pour la succession de l'historien Michaud, l'assemblée procède, sans résultat, à sept tours de scrutin — Viennet ayant voté pour Casimir Bonjour (*Journal*, p. 21). Comme d'aucuns l'accusaient d'avoir refusé sa voix à Hugo, Viennet protesta le 22 janvier dans *Le Temps* : « J'ai constamment voté pour M. Hugo, malgré les satires que j'ai faites contre les romantiques et sans préjudice de celles que je pourrai faire encore. L'auteur des *Odes*, des *Orientales* [...] ne leur appartient pas: c'est un homme de génie tout à fait digne du fauteuil. [...] La majorité en a décidé autrement: ce n'est pas de ma faute<sup>18</sup>. » Il n'est pas certain que les compliments et protestations fussent bien sincères. L'élection fut remise au 20 février 1840, mais cette fois Pierre Flourens emporta la palme.

On ne pouvait renvoyer toujours l'auteur d'*Hernani* aux calendes grecques. Élu le 7 février 1841, il fut reçu le 3 juin. Grande affluence mais, à la surprise de Viennet qui s'attendait à la glorification du romantisme par son chef enfin couronné : « Pas un mot. » Le récipiendaire n'a parlé que du défunt Népomucène Lemercier, son prédécesseur, et de Napoléon. Une fois de plus, le pauvre classique a dû subir sans broncher les flots d'une éloquence où se bousculaient métaphores et antithèses ahurissantes qui, pour comble, paraissaient ravir le public :

Dans ce flux de paroles pompeuses, élevées, enthousiastes, que d'incohérences, de concetti, de pensées fausses, alambiquées, que d'images ridicules ! Il nous a appris que « le style était la conviction qui ouvrait ou fermait aux écrivains la porte de l'avenir ; que le génie était une couronne faite de lumière; qu'après avoir été l'étoile de la nation, Bonaparte en était devenu le soleil ; que les batailles n'étaient pas plus des plaies faites au genre humain que les sillons n'étaient des plaies faites à la terre ;

---

<sup>18</sup> Cité par J. Bonnerot, *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, t. III, p. 204.

que le génie était le flambeau du dehors et le caractère la lampe intérieure ». Je n'en finirais pas si je voulais recueillir toutes ces émanations d'un esprit malade, d'une imagination désordonnée. Sa prose est comme sa poésie. On passe à chaque instant d'une idée sublime à une image fantastique ou burlesque; et ce qui m'agace les nerfs, c'est que le public de nos jours s'engoue de ces phrases sans nom, et qu'il n'en cherche le sens qu'après les avoir applaudies. J'ai cru que la salle allait crouler au bruit des bravos... (4 juin 1841, p. 256).

Il était donc écrit que Victor Hugo ne connaîtrait que des succès ? La chute des *Burgraves*, en 1843, dut mettre un peu de baume au cœur de Viennet, qui put y voir un retour aux vraies valeurs et aux sujets antiques, puisque Paris maintenant, grâce à François Ponsard, faisait fête, non plus à la Lucrece Borgia mais, selon la meilleure tradition, à celle de Rome et des Tarquins. Hugo avait pourtant, comme d'habitude, mis ses séides en bonne place et en nombre. La pièce ne plut pas et, lors de la quatrième représentation, il fallut même faire tomber le rideau avant la fin. Le 22 avril, on donna *Les Burgraves* devant une salle presque vide tandis la création de *Lucrece* faisait fureur. Le commentaire de Viennet sent l'oraison funèbre : « Applaudissez, si vous le voulez, ce tissu d'invraisemblances et de niaiseries. Quant au style, c'est toujours celui d'*Hernani* et de *Ruy Blas*, quelques grandes pensées bizarrement exprimées, de grands mots bien sonores dont on cherche le sublime qu'ils affectent, de la trivialité qu'on nous donne pour du naturel, des métaphores absurdes pour décrire des sites ou des physionomies et, en général, de la prose originale parfaitement bien rimée. Tout cela durera tant que la cabale ne se lassera point de le soutenir, mais le théâtre de ce poète ne sera regardé par nos neveux que comme un des scandales de notre siècle littéraire » (10 mars 1843, p. 268).

Les deux hommes se côtoyant régulièrement, il devaient bien en venir à aborder le sujet. Le 30 mars, Hugo sortit avec Viennet de l'Académie en dissimulant sa déception : « Il prend, dit Viennet, les sifflets pour le jeu d'une cabale systématiquement organisée contre son génie » et prétend que la comète attire les curieux et nuit au spectacle : « Dieu lui-même, ajoutait-il, me fait concurrence. » Magnanime, Viennet préféra ne pas abuser de la situation : « J'en convins par politesse, et je n'osai pas le désoler en observant, à propos de la malice

céleste, que *Phèdre* et *Rachel* n'en faisaient pas moins six mille francs de recette, tandis que la salle dont il disposait ne pouvait être remplie que par des billets donnés » (30 mars 1843, p. 269-270). De son côté, Hugo rapporte un entretien avec Viennet à l'Académie pendant les répétitions de *Lucrèce*. Comme Hugo lui demandait si la pièce de Ponsard valait la *Zaïre* de Voltaire, le classique s'exclama : « Oh ! non ! Oh ! comme vous y allez ! Diable ! *Zaïre* ! Non, cela ne vaut pas *Zaïre* », le romantique aurait répliqué : « C'est que c'est bien mauvais, *Zaïre*<sup>19</sup>. » Du moins Viennet eut-il la satisfaction qu'aucune nouvelle pièce hugolienne ne vînt souiller le temple de la tragédie.

En février 1845, Sainte-Beuve, reçu à l'Académie, fit de Casimir Delavigne un éloge repris ensuite par Hugo lui-même. Viennet nota dans le secret de son journal : « Je ne sais s'il y aura encore des hugolâtres quand ces *Mémoires* paraîtront ; mais, fussent-ils assez nombreux pour m'étouffer, je dirai hautement que, si j'avais à choisir entre les deux renommées, ce n'est pas celle de l'auteur d'*Hernani* que je préférerais ; je donnerais tout son théâtre pour *Les Vêpres siciliennes* et pour *Les Enfants d'Édouard* » (27 février 1845, p. 281).

Tout les séparait décidément, Viennet continuant de pester contre les romantiques, Hugo observant du coin de l'œil un Viennet grotesque et sentencieux qui a déclaré, le 4 octobre 1849 : « Je pense en bronze. » L'auteur d'*Arbogaste* apparaîtra une dernière fois sous la plume de Hugo, dans les *Châtiments*, lorsqu'il assure qu'il se soucie peu de ses lilliputiens ennemis : « Je m'abonne / À ne mettre jamais le pied à la Sorbonne ; / Être excommunié, marqué du signe noir / Par Viennet, j'y souscris... » On n'eût pu mieux dire qu'il le tenait pour quantité négligeable.

Le temps faisant justice de tout, la renommée de Viennet est partie en fumée et de son œuvre abondante ne subsiste que ses mémoires militaires et son journal, riches en informations sur son époque. Ernest Legouvé, fils d'un dramaturge contemporain de Viennet qui l'admirait beaucoup, dit dans ses *Souvenirs* : « M. Viennet avait de l'esprit, du talent, une grande loyauté, une brusquerie bourruée qui ressemblait à de la bonhomie, le tout accompagné d'un amour-propre justifié sans doute par son mérite ; mais seulement son mérite et son amour-propre n'allaient

---

<sup>19</sup> V. Hugo, *Choses vues*.

pas du même côté. Il était un poète satirique très applaudi et il se croyait un grand génie tragique<sup>20</sup>. » Rien de plus juste : Viennet trouvait dans ses épîtres et ses satires l'emploi d'un tour d'esprit voltairien, mais sa poésie dramatique, monotone et incolore, n'était qu'un cadavre embaumé. Son orgueil et son conservatisme n'avaient d'égal que son aveuglement littéraire et ses jugements sur les nouveaux littérateurs et leur avenir ne font guère honneur à la clairvoyance d'un homme qui attendait encore patiemment, en décembre 1837, que les romantiques abjurent leurs erreurs et « en reviennent aux doctrines du Grand Siècle ». C'est dire à quelles aberrations le parti pris entêté peut mener un écrivain qui n'était pourtant pas dépourvu d'esprit et dont les contemporains ont souvent observé l'intelligence et la pénétration, tant qu'il n'était pas question de ces « faquins » de romantiques. C'est dire aussi quelles tenaces résistances les faquins avaient eu à vaincre.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Raymond Trousson, *J.P.G. Viennet : les romantiques au tribunal du dernier des classiques* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/trousson140505.pdf>>

---

<sup>20</sup> E. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*.